

Source	BCLF (<i>Bulletin critique du livre en français</i>) n° 678
Date	février 2006
Signé par	-

Si l'on connaît en France le nom de Lou Andreas-Salomé, c'est moins en vertu de son « coefficient personnel » que par l'étendue de ses relations, lesquelles comprenaient Freud et Nietzsche, deux éléments de la triade qui allait dominer intellectuellement (et parfois aussi politiquement) le xx^e siècle, pour le meilleur et pour le pire. Afin de faire bonne mesure, on ajoutera encore Rilke. Il n'est pas difficile de trouver la photographie célèbre (prise en 1882) où l'on peut voir L. Andreas-Salomé se tenant debout, le fouet à la main, sur un chariot tiré par Paul Rée et Nietzsche, dûment attelés pour la circonstance. On devine bien que l'auteur de *Zarathoustra* n'allait pas se livrer à ce genre de mise en scène et faire la bête de somme pour la postérité avec n'importe qui. Il fallait bien qu'il reconnût des qualités éminentes à son « cocher ». Spécialiste de l'histoire de la philologie (discipline qu'il illustra le jeune Nietzsche), Pascale Hummel offre au public francophone un véritable bijou, *Le Diable et sa grand-mère*, dont l'édition originale allemande, devenue à peu près introuvable, parut à Léna en 1922. Il n'est point aisément de rattacher à un genre littéraire précis ce bref dialogue entre le Prince de ce monde et une petite fille qui tente de lui tenir la dragée haute, comme on dit familièrement. Les lecteurs penseront aussi bien aux moralités médiévales qu'au *Petit Prince* de Saint Exupéry, car l'innocente enfant pose au Diable des questions graves sur son rapport à Dieu et sur la présence du mal dans la Création. Ce dialogue constitue également une variation sur le mythe de Faust, en des années où le cinéma ne cessait de mettre en scène le surnaturel et les maléfices (les bobines les plus fameuses étant le *Nosferatu* de Murnau et le *Docteur Mabuse* de Fritz Lang, sur les écrans l'année même où le livre de L. Andreas-Salomé, qui fréquentait assidûment les salles, paraissait en librairie). La traductrice a bien rendu le lyrisme discret de l'œuvre (par exemple, « le monologue d'Amette ressuscitée », qui n'est pas sans faire penser à telle page de Péguy ou, en aval, à « La Mort de Virgile »). Le dialogue est suivi d'une ample postface, très personnelle, due à P. Hummel, qui a su mettre à la disposition des lecteurs une œuvre méconnue et fascinante, caractéristique de la culture allemande en cette période étrange où l'on venait de clore une guerre mondiale et où des forces destructrices œuvraient déjà dans l'ombre.